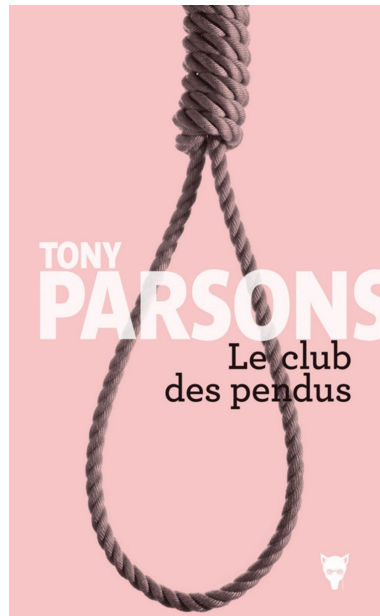


Tony Parsons
LE CLUB DES PENDUS
Traduit de l'anglais par Anne Renon
Paris, Éditions de La Martinière, 2016, 336 p., 34,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



À Londres, le détective Max Wolfe, des membres de son équipe ainsi que des millions d'internautes assistent, en direct, à la pendaison de trois hommes. Le lieu : une pièce impossible à identifier, quelque part dans les souterrains de la ville. Les bourreaux sont un commando de quatre hommes dont un seul parle devant la caméra. Ce dernier pose à chaque condamné la même question : « Savez-vous pourquoi vous vous retrouvez sur ce lieu d'exécution ? » La police trouve rapidement les corps, identifie les victimes et reconnaît la « technique » d'Albert Pierrepoint, le plus célèbre bourreau britannique, qui avait mis fin aux jours de plus de 450 criminels, dont deux centaines de nazis. Actif de 1940 à 1956, il tenait également un *pub*. Là, il s'amusait à donner des frissons à certains clients en les menottant avant de leur passer la corde au cou.

Cependant, les quatre justiciers ne suivent pas l'exemple de Pierrepont. Au lieu de tuer instantanément leurs victimes comme lui, ils les font longtemps souffrir en les étranglant, au lieu de leur briser les cervicales d'un coup sec. La raison de leur cruauté est simple : chaque condamné a commis un crime grave (viol de jeunes filles, accident de la route, agression fatale sur un vieil héros de la guerre) pour lequel il a reçu une sentence jugée trop légère aux yeux du public. Les bourreaux, dissimulés derrière des cagoules, représentent la voix du peuple qui demande une juste punition. Les exécutions, décrites dans le moindre détail par l'auteur, sont l'attraction du jour sur la Toile. L'opinion des Britanniques est du côté des bouchers. Puisque le système judiciaire agit lâchement envers les criminels, le public méprise les juges et les forces policières. En visionnant les exécutions, on soutient ces « actes courageux ». Wolfe passe lui-même à un cheveu près de la mort. À la fin, bien sûr, les détectives attrapent le quatuor : le meneur périt sous une rame de métro, ses complices sont des femmes dont l'une se suicide, l'autre n'a que peu de temps à vivre à cause d'une grave maladie. Seule la dernière sera jugée.

Pourquoi avoir écrit ce pseudo-polar qui verse, d'un bout à l'autre, dans le *gore* de la mort violente ? Qui peut bien se réjouir en lisant des pages remplies de descriptions lassantes sur la torture ? Comme il l'avait déjà fait dans des romans antérieurs, l'auteur exploite un sujet à l'ordre du jour, commun à presque toutes les sociétés occidentales, en prenant le parti de la majorité, indignée par tant d'injustices devant des crimes haineux (à la toute fin du roman, le frère handicapé de la dernière survivante se transforme, lui aussi, en justicier et abat un mollah au discours incitant à la haine des chrétiens, suscitant des réactions enthousiastes). Mais n'oublions pas que, pendant plus de mille ans, la mort, lente et violente, a été considérée en Angleterre — au même titre qu'ailleurs en Europe — comme une attraction importante¹. D'un côté, les autorités espéraient un effet de dissuasion (on pendait des enfants pour avoir volé du pain). De l'autre, le supplice devait servir à provoquer une catharsis auprès de la foule. C'est Charles Dickens qui avait exposé publiquement la cruauté et le manque d'humanité lors des exécutions capitales, ce qui a entraîné la dissimulation de la mort derrière les murs de la prison.

¹ L'action du roman se situe à la prison de Newgate, disparue au début du siècle dernier. En 1783, le bâtiment de Newgate avait remplacé au même emplacement la célèbre potence triangulaire de Tyburn, permettant l'exécution simultanée de deux douzaines de condamnés au cœur de Londres. Plus de 50 000 personnes y ont été pendues depuis 1188. Newgate a été démoli au début du siècle dernier.

Tuer un être humain au vu et au su de tout le monde a toujours été une attraction majeure. Circulent de nos jours des supplices filmés par l'État islamique sur les médias sociaux, preuve que la curiosité pour l'horreur de la douleur, le sang, le « gothique » existe toujours. En journaliste aguerri, Parsons, dont le roman *Un homme et son fils* (traduction française de *Man and boy*, publié en 2001 aux Presses de la Cité) a connu un immense succès international, sait très bien identifier l'intérêt des foules qui lui accordent volontiers son soutien.

Un mot encore sur la traduction, souvent problématique. Le titre anglais, *The Hanging Club*, ne signifie pas « Le club des pendus », mais plutôt « Le club des bourreaux » ou, littéralement, « Le club de ceux qui pendent ». Il serait fastidieux de relever les nombreux anglicismes ou même de mentionner les non moins abondantes coquilles qui n'ont pas été corrigées lors de la révision. Faisant partie des romans de gare, ce livre vite bouclé, aux rebondissements invraisemblables, fera sans doute des heureux à la recherche d'évasion — en échange de rêves sanglants.